

ALEXIS RAGOUGNEAU



Par l'auteur
d'Opus 77

RENTRÉE,
LITTÉRAIRE
Viviane Hamy
Éditions



Quand j'y pense, je prends de sacrés risques. Et je ne parle pas de l'interdiction d'annoter les livres, non, mais bien de mon récit, qui prend forme phrase à phrase, heure par heure. Pas d'autre manière de faire. Rien à voir avec ces canulars que je produis pour le compte de mon employeur, mais une vraie histoire. Celle de ma famille. Moi, ma mère, mon père. Avec aussi des personnages secondaires : Audrey, Chronos, M. Cathrine, Caron, et puis aussi la Petite fiancée de la Nation... Si la bibliothécaire me coince, décidément, je suis bon pour un signalement au ministère de l'Intérieur. Je m'interroge toujours, quand approche l'heure de la fermeture : et s'il lui vient un jour l'envie de feuilleter le livre de mon père ?

Troll au service d'un gouvernement populiste, Simon Kaas est issu d'une génération qui a grandi dans la doctrine du national-consumérisme et la réécriture du roman national. Il assiste à la mise au ban d'historiens, comme son père, et à l'ascension fulgurante de sa mère, célèbre actrice d'une série policière ultraviolente. D'où vient cette colère qui gronde en lui ? En déroulant le fil intime de sa mémoire, Simon va tenter de comprendre comment tout a basculé.

Roman dystopique aux troublantes résonances contemporaines, *Palimpseste* est un hommage vibrant au pouvoir de la littérature et à l'audace de la création.

PALIMPSESTE

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS VIVIANE HAMY

Opus 77

Niels

Évangile pour un gueux

La Madone de Notre-Dame

AUX ÉDITIONS DE L'AMANDIER

Selon Dante

L'Héritage

Kaiser suivi de Notre Père

Les Îles Kerguelen suivi de Bastringue

AUX ÉDITIONS LA FONTAINE

L'Abbaye

Krankenstein

ALEXIS RAGOUGNEAU

PALIMPSESTE

ÉDITIONS VIVIANE HAMY

*Définitions tirées du dictionnaire du Centre national
de ressources textuelles et lexicales.*

Remerciements au Centre national du livre.



© Éditions Viviane Hamy, août 2022.
D'après une conception graphique de Pierre Dusser
Illustration de couverture : Matthew Richardson
© Flammarion
ISBN : 978-2-3814-0046-4

PALIMPSESTE (subst. masc.) : Manuscrit sur parchemin d'auteurs anciens que les copistes du Moyen Âge ont effacé pour le recouvrir d'un second texte. Au fig. 1 – Œuvre dont l'état présent peut laisser supposer et apparaître des traces de versions antérieures. 2 – Mécanisme psychologique tel que les faits nouvellement mémorisés se substituent à ceux qui leur préexistaient dans la mémoire. « L'oubli n'est autre chose qu'un palimpseste. Qu'un accident survienne, et tous les effacements revivent dans les interlignes de la mémoire étonnée. » (Victor Hugo)

J'écris à l'encre rouge avec le stylo noir du père. J'écris sur ses propres écrits. Je les recouvre de mes mots à moi. Ou plutôt, j'écris entre les lignes, entre ses lignes à lui. Je dois écrire petit pour que mes mots à moi tiennent entre ses mots à lui. Entre chaque ligne du livre de mon père il y a deux millimètres et demi. Je le sais, je viens de mesurer. Mon père n'est pas du genre à trop céder la place. Alors je fais avec ce qu'il reste de blancheur et d'espace entre les haies de caractères noirs. Il y a un verbe pour ça, je viens de vérifier dans le dictionnaire : **INTERLIGNER (verbe trans.)** : *Action d'écrire entre les lignes.* Au moins la question du papier semble réglée pour un temps : le livre de mon père compte 320 pages. Pas si facile de mettre la main sur du vrai papier blanc, du papier pour écrire, je veux dire. Bien sûr, il reste le carton recyclé, les paquets de céréales, les emballages des yaourts ou des plats cuisinés. Seulement c'est toujours plein de logos, de photos, de promos... Où voulez-vous trouver la

place pour y écrire vos propres mots, vos propres pensées ? Où voulez-vous trouver le temps pour réfléchir ? C'est bien connu, ils font très attention, les publicitaires, à ne pas laisser le moindre espace inoccupé, la moindre seconde d'inattention. Notre cerveau, ce qu'il contient dans ses moindres recoins, le nombre d'heures où nous le laissons branché chaque jour, tout ça leur est précieux, un véritable trésor de guerre. Il y a beaucoup d'argent à se faire. Alors je préfère barbouiller le livre de mon père, avec son propre stylo. C'est une vieillerie de marque Aurora (je crois savoir que mon père tient cet outil barbare de son propre père). L'Aurora, faut d'abord le remplir. Et l'encre, de nos jours, accrochez-vous pour en trouver. Il n'y a guère que sur *Vieux-trucs.com*. Et encore, on achète sans savoir. Le vendeur, du fond de son bled campagnard, est incapable de vous dire quelle couleur vous avez commandée. La livraison vous tombe du ciel par drone livreur, vous ouvrez le colis, fouillez parmi tout plein de macaronis en polystyrène. Et alors ? Qu'est-ce qui sort ? Une de ces bouteilles en verre datant du siècle dernier, une véritable antiquité, à l'étiquette passée, illisible, à moitié décollée. Vous ôtez le bouchon, vous vous en collez plein les doigts... Du rouge ! Mais qu'est-ce que vous voulez en faire ? Et ce n'est que le commencement. Parce que ensuite il faut vous débrouiller pour transférer le liquide sanglant à l'intérieur de l'Aurora du père. Alors vous trempez la plume en or dans la fiole en verre, vous dévissez,

vous revisez, vous secouez, vous remplissez, du moins vous essayez... En réalité vous en mettez la moitié à côté, une véritable hémorragie. Vous avez beau vous relaver cent fois les mains, vous traînez ça pendant dix jours au moins. Discretion assurée, merci bien. J'ai trouvé cette expression, encore, dans le dictionnaire : **ÉCRIRE EN PATTES DE MOUCHE (loc. nom. fig., fam.)** : *Écriture manuscrite fine ou illisible.* Voilà à quoi je compte occuper mes heures. Même si le stylo, l'encre et le papier, c'est compliqué. L'école primaire, le tableau noir, la maîtresse blonde et ses jolies robes à fleurs, c'est si loin. Former les lettres avec ses doigts, le petit rond du *o*, la petite boucle du *a*, la petite queue du *p*, du *q*, tout ça... C'est beaucoup d'entraînement avant de se sentir prêt à mettre au propre, à coucher ses phrases à soi sur le livre du père. Je commence à m'y faire. Peut-être même à y trouver un certain plaisir. Mais pour tout déchiffrer à la suite, pour tout lire et relire, alors là, patience et bonnes lunettes de rigueur ! Te voilà prévenu, lecteur. Ce n'est pas clair ? Attends voir que je t'explique. Chaque matin, à partir d'aujourd'hui et pour le temps qu'on voudra m'accorder, je fais acheminer le livre de mon père jusqu'à ma place numérotée en rez-de-jardin, depuis ce magasin que les bibliothécaires appellent l'Enfer. C'est un magasin ordinaire, comme la Grande Bibliothèque en compte beaucoup entre ses murs, à ceci près que celui-ci se trouve au sommet de la tour des Temps et qu'il renferme tout un tas

de trucs formellement déconseillés par le gouvernement. Le terme officiel, pire qu'un sticker collé sur les couvertures, c'est *licencieux*. Il y a des gens qui, on le sait maintenant, depuis des décennies et peut-être même des siècles, en philosophie, en histoire et plus encore en littérature, écrivent des livres drôlement *licencieux*. De nos jours, ces rares exemplaires disparaissent assez vite de la circulation. Non seulement pour d'évidentes raisons de moralité publique, mais aussi parce qu'ils sont trop difficiles à lire. Trop déprimants. Trop intellectuels. Pas assez d'eau de rose. Pas assez de légèreté. Pas assez d'évasion. Ces livres-là n'atteignent jamais les rayonnages de supermarché. Leur seule destination possible est l'endroit où je suis, et pour une raison bien précise : le dépôt légal. Tu connais ça, lecteur, le dépôt légal ? Laisse-moi te dire que ça ne date pas d'hier, je viens de le lire dans le dictionnaire : *Institué en 1537, le dépôt légal permet la collecte, la conservation et la consultation de documents de toute nature, afin de constituer une collection de référence, élément essentiel de la mémoire collective du pays.* Autrement dit, tout éditeur, tout imprimeur a l'obligation d'envoyer un exemplaire de chaque livre publié et imprimé, ici, à la Bibliothèque nationale. Après cinq cents ans d'accumulation on en arrive à quinze millions de volumes ! Il faut croire qu'une part de cette mémoire collective sent le gaz, comme on dit. Et quand il prend l'envie à un garçon dans mon genre d'en consulter un échantillon, il ne lui

reste qu'une solution : faire descendre le livre en question depuis l'Enfer jusqu'au rez-de-jardin. Tu as raison de le noter, lecteur : ici l'Enfer se trouve dans les hauteurs, au dernier étage de la tour des Temps. Je n'ai pas vraiment d'explication sur cette curieuse façon de ranger les ouvrages interdits. Peut-être pense-t-on, là-bas, dans les ministères, que le meilleur moyen de soustraire un livre à un lecteur est encore, comme pour les mêmes, de le placer sur l'étagère la plus haute, la toute dernière avant le ciel, qu'on n'atteint pas, jamais, y compris en se hissant sur la pointe des pieds. Il faut être prudent avec les enfants, petits ou grands, et veiller à ne pas les nourrir n'importe comment. Ici ce sont les magasiniers et les bibliothécaires qui font office de docteur ou d'infirmière, qui protègent la population des textes toxiques, de ce qu'il vaut mieux ne pas lire ni connaître, bref, qui appliquent les consignes officielles. Moi, par contre, j'ai accès à l'Enfer. Oui, moi, Simon Kaas, je dispose d'un laissez-passer permanent pour les salles de recherche et les quatre tours. Un mot rapide à ce sujet. Depuis son inauguration à la fin du siècle dernier, la Grande Bibliothèque se répartit en deux niveaux fréquentés par deux populations distinctes : d'une part le « haut-de-jardin », ouvert à tous, visiteurs et lecteurs ; d'autre part le « rez-de-jardin », réservé aux chercheurs. Dans les faits, et depuis pas mal d'années, on ne vient plus à la Bibliothèque pour y

lire. Niveau canopée, ce sont les retraités et les clochards qui entrent pour se réchauffer. Ils sont parmi les derniers à trouver un intérêt à ce lieu inauguré il y a plus de quarante ans déjà par un croûton blafard aux allures de momie (on peut voir son portrait à l'entrée, accroché au mur). Ces promeneurs solitaires profitent des larges baies vitrées pour prendre la lumière à l'abri des rafales et de la pluie, échanger un regard ou, pour les plus intrépides, un timide bonjour. Parfois aussi leur prend l'envie de se saisir d'un livre à la couverture défraîchie. Ils en parcourent quelques pages puis s'avachissent dans leur fauteuil pour mieux sombrer dans le sommeil. Ils ne rouvrent les yeux qu'un peu plus tard, réveillés par le bruit sourd du bouquin tombé sur la moquette mitée, ou bien le soir, à l'annonce de la fermeture sur les coups de vingt heures. Ils prennent à petits pas le chemin de leur domicile, traînant leurs charrentaises dans cette ville de béton et de verre où ils n'ont plus leur place. Niveau troncs et racines, les deux immenses salles de lecture n'attirent pas davantage les chercheurs. D'abord parce que des chercheurs, il n'en reste plus des masses dans ce pays. Ensuite parce que le nombre de passes délivrés chaque année se limite désormais à quelques dizaines. Il faut montrer patte blanche pour bénéficier d'une accréditation et accéder aux collections – passer un entretien, justifier de son besoin de lecture, exposer son projet et fournir un justificatif de

l'employeur en trois exemplaires, un pour la Bibliothèque, un pour le ministère de la Culture, un pour le ministère de l'Intérieur. Alors ce sont plutôt des jeunes gens dans mon genre, bien sous tous rapports, travaillant dans les administrations ou pour leurs sous-traitants, qui viennent ici se documenter. Moi je bosse pour Spartacus Analytics. C'est de là que me vient mon accréditation (l'*Ausweis*, comme nous l'appelons entre élus du sérail). J'ai donc accès à l'ouvrage dans lequel j'écris en douce à l'encre rouge, entouré d'une épaisse muraille de dictionnaires piochés sur les étagères alentour. Nous ne sommes qu'une poignée chaque matin dès l'ouverture à nous présenter devant les cellules de reconnaissance faciale donnant accès à l'étage inférieur. Nous descendons l'immense Escalator hors service dont le moteur, à en juger par les moutons de poussière qui tapissent les marches, n'est pas près d'être dégrippé. Dans cet ancien puits de savoir, nous réservons notre place pour la journée et passons devant un second jeu de caméras de reconnaissance. Nous arpentons le déambulatoire qui longe la forêt de pins plantée de l'autre côté des baies vitrées. Enfin, « forêt » est un grand mot – à partir de maintenant il faut que je pense à l'écrire entre guillemets : *bois*, *bosquet*, *boqueteau* sont plus justes à coup sûr (je viens de vérifier dans le dictionnaire). Au fond de cette gigantesque cage de verre, une douzaine d'arbres végètent, ligotés au sol par des haubans. La terre leur manque pour y enfouir leurs

racines. À leur pied, des moutons grisâtres – des vrais, cette fois – mâchonnent de rares pousses vertes. C'est ce qu'on appelle un *écosystème auto-gestionnaire*. Nous nous répartissons dans les deux salles encadrant la « forêt ». Il nous arrive parfois de nous adresser un bref regard à travers le silence et l'espace. Je sais ce que mes compagnons d'un jour viennent y chercher. Chacun couvre son domaine de prédilection et choisit sa place en conséquence, à l'ombre de la tour des Temps ou de la tour des Lettres, sous la tour des Lois ou sous la tour des Nombres. Nous sommes ici pour vérifier l'information et tenter de distinguer l'événement avéré de la fiction. Nous inventons les faits depuis si longtemps que nous avons perdu le fil censé nous rattacher à la réalité. Dans nos machines à la mémoire infinie, sur nos écrans en haute définition, nous naviguons dans le labyrinthe de nos mensonges. Nous ne pensons que par arborescence. Nos croyances se scindent en deux, puis en deux, puis en deux... Mais à la fin tout se rejoint, ou plutôt tout se vaut. La droite comme la gauche, le bien comme le mal, une opinion et son contraire. Chaque embranchement nous fragmente et nous perd un peu plus. Nous ne savons plus d'où nous venons, ce qui explique notre présence régulière, à nous autres, jeunes sous-traitants des ministères et *fact-checkers* en tout genre, dans cet antique temple du savoir. Les magasins de stockage en haut des tours et leurs kilomètres de rayonnages contiennent des livres datant d'avant

le grand basculement, celui de l'écrit vers l'image. On peut encore s'y référer en confiance parce que tout y est imprimé sur du papier et qu'il n'est guère possible d'y remplacer une version de la réalité par sa dernière mise à jour. Si par hasard une vérité vient à émerger dans la masse de mensonges que nous épandons sur la population, il faut savoir la repérer pour aussitôt la recouvrir d'une nouvelle couche de bobards. Nous faisons office de sentinelles, de pompiers de service, veillant au confinement de toute exactitude. Avouons tout de même que les réseaux sociaux s'autorégulent, un peu comme la végétation et les moutons dans la « forêt » : le vrai n'émerge presque jamais, et le travail en rez-de-jardin reste des plus peinardeux. D'ailleurs les escadrons de *fact-checkers* sont en constante régression dans les états-majors des administrations, et les moyens alloués à la Bibliothèque sont en chute libre, saison après saison ; il suffit de jeter un œil à l'état de la moquette pour s'en assurer. Nous passons nos journées le nez plongé dans d'obscurs récits de chevalerie et d'antiques tragédies en alexandrins, dans des théorèmes mathématiques du siècle dernier et dans des avis périmés du Conseil constitutionnel. Il n'y a, dans tout cela, rien de bien méchant et encore moins d'utile. De toute façon personne n'y comprend rien, personne ne s'y intéresse. Et quand nous en avons fini avec le livre du jour, nous le confions au bibliothécaire, qui à son tour renvoie l'ouvrage en magasin, là-haut, dans l'une des quatre tours, à l'abri de la lumière et des

regards. Conçue comme un lieu de persistance de la mémoire, la Grande Bibliothèque, entre les mains expertes du pouvoir, est aujourd'hui l'ultime moyen de s'assurer que toute vérité demeure enfouie à jamais. Un instrument de plus en plus inutile, dont la survie même fait l'objet de débats en haut lieu. La prochaine étape, après les élections, c'est la fermeture. Je te sens perplexe, lecteur. Tu te demandes ce que nous faisons là, toi et moi, n'est-ce pas ? Un peu de patience, j'y viens. Pas si facile d'interligner en pattes de mouche sous le regard inquisiteur d'une bibliothécaire qui, sans crier gare, m'oblige à planquer l'Aurora paternel. Fort heureusement, personne n'écrit plus à la main de nos jours. Je compte là-dessus pour ne pas éveiller ses soupçons. L'introduction d'un stylo dans une salle de lecture est un événement improbable, même si les règles les plus archaïques restent en vigueur. Primo, interdiction de quitter la Bibliothèque avec le moindre exemplaire – ici les livres ne sont pas voyageurs. Et deuxio, interdiction d'écrire dessus, le moindre mot, la moindre annotation, le moindre petit dessin, rien de rien. Alors je dois me cacher pour le faire. Chaque matin en arrivant à ma place, je monte autour de moi une forteresse d'encyclopédies, de livres de grammaire et de conjugaison glanés ici et là. Il ne me reste plus qu'à me présenter au comptoir pour y récupérer l'ouvrage dont j'ai passé commande dès l'ouverture, toujours le même, celui de mon père, le seul au monde portant son nom sur la

couverture. Je m'en moque bien, des coups d'œil de travers de la bibliothécaire, tant qu'elle ne feuillette pas le volume quand je le lui rends le soir. Il suffit parfois d'une vieille commère dans son genre pour tout foutre par terre. Quand j'y pense, je prends de sacrés risques. Et je ne parle pas de l'interdiction d'annoter les livres, non, mais bien de mon récit, qui prend forme phrase à phrase, heure par heure. Pas d'autre manière de faire. Rien à voir avec ces canulars que je produis pour le compte de mon employeur, mais une vraie histoire. Celle de ma famille. Moi, ma mère, mon père. Avec aussi des personnages secondaires : Audrey, Chronos, M. Cathrine, Caron, et puis aussi la *Petite fiancée de la Nation*... Si la bibliothécaire me coince, décidément, je suis bon pour un signalement au ministère de l'Intérieur. Je m'interroge toujours, quand approche l'heure de la fermeture : et s'il lui vient un jour l'envie de feuilletter le livre de mon père ? Jusqu'ici la vieille chouette n'a fait que le saisir sans mot dire. Je sais où il repart chaque soir. Je l'accompagne dans mon imaginaire. D'abord il rejoint le magasin temporaire du rez-de-jardin. Là, un magasinier le charge dans l'une des trois cent cinquante nacelles qui, par le biais d'un chemin de fer vieux de quarante ans, renvoient cahin-caha les volumes consultés vers le sommet des tours. Le livre de mon père passe ainsi la nuit en Enfer. Puis, sur les coups de dix heures du matin, on le ressort à la lumière puisque là-bas en bas, un lecteur – moi, en l'occurrence – vient de

le réserver pour la journée. Une fiche portant le nom de l'emprunteur et la date de retour remplace l'ouvrage sur l'étagère. Un *fantôme*, dans le jargon des bibliothécaires... Bientôt vingt heures. La nuit tombe au-dehors. La vieille chouette me dévore du regard. Vite, un usuel de conjugaison ! J'ouvre une page au hasard. *Les temps du passé*. Nous voilà bien. C'est loin, c'est vieux, tout ça. Moi je ne me souviens plus de rien. *L'indicatif imparfait est employé le plus souvent comme temps du passé. Il sert, dans un récit, à évoquer les circonstances secondaires, à décrire les personnages, les lieux, les objets, ou à commenter l'action principale qui, elle, est au passé simple. Exemple : « Il était tard dans la soirée lorsque K. arriva. Une neige épaisse recouvrait le village. »* De nos jours, on ne nous encourage guère à faire usage des temps du passé. Seul compte le présent. Les écrivains contemporains ont pris cette habitude aussi. Il suffit de feuilleter la production du moment (j'aime assez lire, depuis toujours, je n'ai pas honte de le dire). Les romans au passé ne se vendent pas. Le passé devient trop compliqué, à lire ou à utiliser. Quant au futur c'est encore pire, on préfère ne pas y penser. Nous vivons dans le présent perpétuel. Les jours se succèdent, semblables aux précédents, dans un ressassement sans fin. *Le passé composé de l'indicatif se compose de l'auxiliaire être ou avoir au présent de l'indicatif suivi du participe passé du verbe. Exemple : « Longtemps, je me suis couché de bonne heure. »* Alors j'ai posé le stylo de mon père. J'ai

refermé son livre. Je me suis levé. J'ai rangé mes affaires. J'ai marché vers la bibliothécaire. Je lui ai tendu le livre. Elle m'a considéré sans rien dire. Puis elle a lu le titre et le nom de l'auteur sur la couverture : « *Le Camp de nomades de Saliers, 1942-1944, Serge Vartanian* ». J'ai eu très peur mais elle ne l'a pas ouvert. Elle a fini par le poser sur son chariot. Puis elle a dit ce truc un peu dingo : « À demain, alors ? » Et moi j'ai répondu : « Oui, madame, d'accord. » de cette intense passion pour le fichage et les fichiers, si profondément ancrée dans l'histoire de notre nation. Il ne s'agit pas ici de remonter aux origines d'un État centralisé et de ses bras armés – la Police, l'Administration, parfois même une Justice aux ordres –, mais de replacer dans son contexte le recours quasi systématique, dès la fin du Second Empire, au fichage à visée sécuritaire, dans l'objectif clairement assumé de distinguer les *honnêtes gens* des *suspects*, et de pouvoir ainsi exercer un contrôle sur la seconde catégorie au profit de la première. Cette mise en perspective ne peut se faire qu'à l'aune de l'évolution des techniques d'enregistrement et de classement de l'information, qu'il s'agisse du papier, de la photographie, de la biométrie ou du fichier génétique, en passant par Je laisse un bout du texte de mon père à découvert pour que tout soit bien clair. C'est ma façon à moi de marquer un nouveau chapitre dans l'histoire. Sinon comment faire ? Le papier de qualité est une denrée si rare de nos jours. Il me faut tout sortir d'un jet, d'une

écriture serrée, sans blanc et sans alinéa. Désolé, lecteur. Pas le choix. Une brève définition tirée du dictionnaire peut parfois, à la rigueur, servir de respiration entre deux plongées en apnée. Voilà pour le mode d'emploi. Pas plus compliqué que d'assembler une armoire Ikea, crois-moi. Mais trêve de commentaires. Il est grand temps maintenant de te parler d'Audrey. C'est elle le déclencheur de toute l'affaire : l'Aurora, le livre de mon père et la bibliothécaire. Audrey, depuis que je la connais, a cette longue chevelure façon manga qui lui dégringole sur tout le côté droit, tantôt rouge, tantôt violette, selon l'humeur et les teintures en stock chez son coiffeur. Des mèches viennent se loger au creux de sa poitrine qu'elle a menue – tout est menu chez elle, Audrey pèse quarante-cinq kilos à tout casser. Lorsque je lorgne son profil droit, si féminin, l'envie me prend de lui glisser ma main dans les cheveux. Frôler et caresser les cheveux d'Audrey. Ce serait si bien. Approcher mon visage près du sien, sentir la tiédeur de sa peau et l'odeur du shampoing. Quand je la mate et que l'envie me vient, elle se détourne toujours de son écran pour me fixer de ses grands yeux bruns (les yeux d'Audrey sortent aussi d'un manga japonais). Alors la moitié gauche du scalp apparaît, cette partie qu'elle a rasée à blanc pour exposer le monstrueux Flashcode qu'elle s'est fait tatouer au-dessus de la tempe. Un grand damier en trompe-l'œil dont la partie basse s'effrite à la façon d'une mosaïque antique. Les carreaux imprimés sur

sa peau se décolle, basculent un à un dans son cou, disparaissent sous ses vêtements. J'ignore tout du trajet qu'ils empruntent là-dessous, s'ils pleuvent par-devant ou derrière, entre les omoplates ou bien à travers la vallée de ses seins. Toujours est-il qu'on les voit ressortir par la manche droite avant de s'agglomérer sur l'avant-bras. Les carreaux y deviennent écailles. Un long serpent s'enroule autour du poignet d'Audrey. La tête aux yeux rubis vient s'ajuster à sa main. Lorsque Audrey vous la tend chaque matin en guise de bonjour, ses crocs semblent sur le point de vous saisir pour vous envenimer à mort. Mais sur sa peau de porcelaine ne figurent pas qu'un code-barres et une vipère. D'autres dessins, petits et grands, naïfs, enfantins, fleur bleue, lui parsèment le corps : des étoiles et des cœurs et des roses de toutes les couleurs lui dansent sur la nuque et lui gambadent sur les chevilles. Audrey est une fille à déchiffrer et à lire. Comme tu l'as bien compris, lecteur, je ne vais pas voir, jamais, ce qui se passe sous sa jupe en cuir. Il m'arrive de croire, en rentrant seul chaque soir, qu'un jour, peut-être... Mais quand revient le matin, cette main reptilienne me dissuade de tout geste équivoque. Pourtant j'affirme qu'Audrey et moi nous entendons comme deux larrons en foire. J'en veux pour preuve qu'elle me laisse parfois ranger une mèche baladeuse, qu'elle soit rouge ou violette, derrière son oreille droite. Je le fais du bout de l'index, l'air de rien, en passant d'un pas pressé tout en surveillant

le crotale au repos sur son bureau. La recoiffer, c'est ma façon complice de lui dire de se tenir, d'être un peu moins grossière dans ses propos sur les réseaux. Ça marche à tous les coups : je lui remets sa mère en place et aussitôt Audrey se tait. Il ne me reste plus qu'à la zieuter en douce en finissant mon Tropic, un profil après l'autre, la longue chevelure puis la boule à zéro, le temps pour elle d'identifier une prochaine cible à engloutir sous un flot de boniments et d'injures. Audrey adore jurer comme une charretière – même la reconnaissance vocale s'y perd dans son vocabulaire. Audrey est une poupée en porcelaine de Chine qui tire au bazooka sur tout ce qui bouge. C'est le meilleur troll du donjon. Elle seule use de techniques qu'il faut bien qualifier de génocidaires pour dézinguer l'adversaire. Ces jours-ci, nous sommes en pleine mobilisation générale pour la réélection de la présidente Pereira. Ici personne ne ménage ses efforts afin que le parti qui est au pouvoir y demeure cinq années supplémentaires. Mais avant d'entrer officiellement en campagne, il nous faut préparer le prochain grand référendum populaire, celui qui doit remanier la Constitution et prolonger une énième fois l'état d'urgence. Nous travaillons l'opinion à son insu, sur les réseaux et dans les inconscients. L'idée consiste à simuler un archipel d'initiatives prétendument spontanées pour mieux faire basculer les indécis dans notre camp. En politique ce sont toujours les indécis qui font la différence. Donnez-leur l'impression d'avoir rallié le

courant majoritaire au terme d'une longue et profonde réflexion, et vous voilà à la tête d'une armée de militants possédés par leur mission : faire du référendum un plébiscite populaire. La véritable élection présidentielle n'a pas lieu dans six mois. Elle se tient dimanche qui vient. Chez Spartacus Analytics nous restons optimistes malgré le bilan décevant de l'équipe au pouvoir. Nous maîtrisons tous les tenants et les aboutissants d'un scrutin au meilleur des deux tours. Nous sommes une véritable machine de guerre dédiée jour et nuit à la future consécration de Valentine Pereira et de son parti Vox Populi. Rien ne fait taire la voix du peuple en colère. Rien ni personne. Simplement la colère s'oriente, s'infléchit, se pilote comme une Ferrari rouge sur un circuit. Il suffit de maîtriser la composition d'un savant cocktail électoral mêlant traitement quantitatif des données, psychométrie et psychologie comportementale. Spartacus commercialise ce qu'on appelle pudiquement des outils d'influence : sondages d'opinion, outils d'analyse d'efficacité des publicités, catalogues d'électeurs et/ou de consommateurs (ce sont les mêmes en réalité), systèmes de visualisation des centres d'intérêt des publics étudiés... Et pour ce faire, nous puisons dans un véritable trésor : les données privées des utilisateurs, scotchés devant leur écran, avec ou sans leur consentement. Officiellement, Spartacus Analytics avance sur le mince fil de la légalité mais jamais ne franchit la limite. Si quelque petit hackeur hostile

trouve un jour le moyen de nous faire trébucher, alors c'est la grande sphère du pouvoir à l'échelle planétaire qui se casse la figure. Parmi nos clients, nous comptons nombre de présidents, de chefs de parti et de gouvernement, mais aussi des patrons de multinationales et des magnats de la communication. Personne n'a intérêt à déclencher une réaction en chaîne. Personne ne prend jamais le risque de faire tomber le premier domino. Surtout quand on sait que Spartacus Analytics est une filiale de Dot.Com ; ça règle le problème. Dot.Com fait les présidents et les premiers ministres. Dot.Com a ses entrées dans tous les Parlements du monde civilisé. Dot.Com décide des politiques économiques, des lois environnementales et des négociations commerciales. Dot.Com défend farouchement la démocratie et le multilatéralisme. Dot.Com prône la paix dans le monde et l'optimisation fiscale. Par-dessus tout, Dot.Com possède un fichier d'abonnés de près de cinq milliards d'individus. Âge, sexe, religion et orientation sexuelle, habitudes de consommation et tout un tas d'informations utiles – dont les sympathies politiques. De l'or en barre virtuel. Voilà ce qui fait la toute-puissance de notre maison mère. Ici dans la capitale, les équipes de Spartacus se concentrent sur un unique site, les Grands Frigos, à deux pas de la Grande Bibliothèque. C'est là que je me trouve le plus souvent, dans cet ancien squat pour artistes subventionnés reconverti en *troll factory*. C'est là que je retrouve Audrey et les autres,

parfois le jour, souvent la nuit, selon la mission qu'on nous confie. Les quatre étages du bâtiment principal renferment les équipes officielles, celles qu'on expose en vitrine comme des bébés caniches dans une animalerie. Quatre grands plateaux plus le rez-de-chaussée où s'agitent en tous sens une bande de surdiplômés en col blanc et godasses sur mesure, experts en big data, en psycho, en socio, en analyse comportementale. Rien à voir avec nous. Notre petite *factory*, elle, a soif de discrétion et se tient à l'écart. C'est sûrement pour cette raison qu'on nous parque au sommet du *donjon*, en réalité un château d'eau désaffecté encastré dans l'arête nord des Grands Frigos, auquel on accède par la rue Primo-Levi. Moi j'aime assez l'idée, ça me fait plutôt marrer. Depuis notre forteresse aux accès strictement contrôlés, une bande d'ados attardés, les yeux explosés par l'insomnie, la fumette et la fréquentation ininterrompue des réseaux, décide de l'avenir du pays, ou tout du moins des cinq prochaines années. Ici, ni psy ni analyste. Ici, le nombre d'années d'études après le lycée se compte sur les doigts d'une main, en mettant bout à bout les diplômes de l'équipe entière, je veux dire. Les meilleurs trolls se forment sur le tas, passent le plus clair de leur adolescence sur un lit, barricadés dans leur piaule. Il suffit de nous fournir une connexion supersonique et des bécanes de compétition pour nous distraire jour et nuit et faire de nous des jeunes gens épanouis. Âge idéal : vingt piges. Moi je suis en avance, comme tous les petits génies. Ma

spécialité consiste à fréquenter les réseaux incognito et y rédiger des saloperies. Je change d'identité et de pseudo comme de tee-shirt, un vrai caméléon. C'est un talent qui doit me venir de mes lectures. Toute cette littérature que je dévore le soir. Sujet-verbe-complément. Tout écrit au présent. On ne trouve que ça de nos jours. Il n'empêche, lecteur : romance ou polar, un roman vous oblige à vous glisser dans la tête de l'autre, amoureux fou ou assassin en série. Un exercice des plus utiles pour le troll que je suis. Moi le benjamin de l'équipe, le petit prince du donjon. Le digne héritier de la reine Audrey. Notre royaume à nous, c'est la *fake news*. Un merveilleux pays où tout est permis. Mentir, calomnier, espionner, pirater, bidonner des vidéos et jouer les maîtres chanteurs. Il n'y a aucune limite à notre imaginaire. Il suffit de regarder Audrey, ses cheveux violets et son hallucinant tableau de chasse pour comprendre qu'une élection moderne se joue désormais chez Spartacus, même si nous n'avons rien inventé. Il faut une grosse génération pour changer les comportements en profondeur, rendre les gens accros aux bobards, discréditer les vieux médias, inverser l'échelle des valeurs. La vérité est un vaste mensonge et tout mensonge porte nécessairement une part de vérité. Rien n'est vrai, tout est possible. Le doute et la confusion s'installent ; on ne sait plus qui croire, à quel saint se vouer. Le déraillement se passe au ralenti. Presque dans l'indifférence. La locomotive et les wagons de tête

s'écartent du ballast dans le plus grand silence. Les politiques ont l'air d'avoir un train de retard. Les grands médias traditionnels croient toujours en leur toute-puissance. Jusqu'à l'aveuglement. Et puis un jour, partout sur nos écrans, surgit l'égérie jeune et peroxydée de la modernité. Au tout début, elle ne déclenche qu'un bruit de fond sur les réseaux. Puis la rumeur se met à gonfler, finit par attirer l'attention et donner des sueurs froides aux maîtres du pouvoir. Alors le déraillement s'accélère et le fracas retentit. Elle se nomme Valentine Pereira. Elle parle vrai, elle parle franc. Bientôt tout le monde est sous le charme, on se dit qu'elle a tout compris à la politique et aux électeurs, on commence à l'appeler la *Petite fiancée de la Nation*. Voilà bientôt dix ans que ça dure. D'abord le ministère de l'Éducation. On mise sur son inexpérience, sur l'hostilité naturelle qu'elle suscite chez les enseignants. Mais elle s'en sort haut la main. Gagne tous ses arbitrages budgétaires. Achète les professeurs à grands coups d'embauches. Place des vigiles dans toutes les cours d'école. L'éducation devient prioritaire. Plus un prof pour descendre dans la rue. On ne les reconnaît pas. Ensuite survient l'attentat du Tricastin. La *Petite fiancée* prend l'Intérieur au sein d'une grande coalition d'union nationale. Main de fer, gant de velours. Mesures d'exception, état d'urgence. Valentine devient le seul et unique recours pour sauver la nation du péril étranger. Deux ans plus tard, la voilà présidente. Maintenant, elle veut repartir pour un

tour. Elle n'a pas le choix. Dimanche prochain, si le peuple lui dit non, ou bien si dans six mois elle perd les élections, le voile se lève sur un quinquennat de mensonges et de manipulations. Alors, comme à chaque fois sous la pression et dans l'urgence, peut-être même dans la panique, on reconvoque les trolls. Audrey a trente-quatre ans bien sonnés. Dans le monde du travail elle est ce qu'on appelle une « sénior ». Elle peut tout aussi bien débarquer la gueule enfarinée avec des Adidas aux pieds que chaussée d'escarpins à mille cinq cents la paire. Ici personne n'a d'opinions politiques, Audrey et ses Louboutin pas plus que nous autres et nos baskets trouées. Les idées, c'est complètement ringard. Notre dope quotidienne, qui circule à toute heure au donjon, c'est l'adrénaline et l'odeur du sang. Depuis la semaine dernière, nous préparons, entre autres canulars, une attaque coordonnée contre des vieux dinosaures universitaires qui s'égarerent à faire des parallèles hasardeux entre la politique migratoire menée par la présidente et, je cite : *certaines heures parmi les plus sombres de notre histoire*. *A priori*, c'est un détail insignifiant. Il faut toujours distinguer l'important de l'accessoire avant de réagir. Juger si le problème vaut la peine d'être traité ou s'il est préférable de laisser l'ennemi s'essouffler à force de prêcher dans le désert. Dans ce cas particulier, celui du groupuscule d'historiens plus croulants que les murs de leur faculté, il vaut mieux réagir sans tarder. D'abord parce que l'histoire et la politique

mémorielle sont au cœur du discours de la présidente : si la Constitution mérite d'être révisée, c'est bien pour lier le destin individuel de Valentine Pereira à celui de la nation. La présidente est de la trempe de ceux qui donnent leur nom à des places, à des boulevards, à des aéroports. Ensuite parce qu'une critique trop appuyée de la politique migratoire de ces cinq dernières années risque d'écorner la campagne de la future candidate à sa réélection. La *Petite fiancée* entend revenir aux fondamentaux, à ce qui fait, depuis toujours, son succès et son ADN politique : la chasse au métèque. Mine de rien, il faut du temps pour créer ce réflexe qui, une fois intégré par la majeure partie de la population, devient une sorte de rente électorale à perpétuité : dans un pays fort, l'ordre et la sécurité découlent nécessairement de mesures antimigratoires fortes. Il ne s'agit donc pas de tout laisser saccager par un club d'historiens du dimanche qui, sur des pages à fond marbré semblant dater du siècle dernier, affirment que Mme Pereira nous renvoie, je cite encore : *à nos heures les plus sombres*. Depuis la parution de cette tribune, le mot *dictature* remonte chaque jour un peu plus dans les classements des moteurs de recherche, et la question de savoir quel est le féminin de *dictateur* – c'est *dictatrice*, je viens de vérifier dans le dictionnaire – vire même à l'obsession virale. D'où la nécessité de mettre sur le coup notre petite équipe de trolls. Ce n'est pas bien difficile de faire disparaître un thème en vue sur les

moteurs. Il suffit de le noyer sous une quelconque rumeur d'adultère entre deux stars d'une série au succès planétaire. Ce qui est plus compliqué, en revanche, c'est de démonter pour de bon l'argumentaire des vieux de la fac d'histoire. Il faut éviter à tout prix un recyclage de leur discours sur *les heures sombres et les relents de dictature* par l'opposition. Ce sont des mots qui peuvent faire peur, même aux plus fervents partisans de Vox Populi. Bien entendu nous ne touchons pas au fond du discours, jamais. Le fond n'a pas d'importance. C'est à la forme qu'il faut s'attaquer, ou, pour mieux dire, à la personne. Unetelle donne des leçons à la terre entière mais n'a pas le diplôme qu'elle affiche sur son CV, Untel traîne une sombre histoire de fesses avec une étudiante – ou, mieux encore, une lycéenne. Notre meute de trolls s'attaque toujours au membre le plus fragile d'une communauté. Les personnes dotées d'un large capital social ne se laissent pas facilement déstabiliser ; il faut plutôt se concentrer sur celui ou celle qui ne compte qu'un portefeuille de *followers* trop maigrichon pour avoir bonne réputation. Et qu'importe si tout est inventé. Ce qui importe, c'est qu'une infime partie de la calomnie soit vérifiable par le premier venu. Instiller le doute dans les esprits, à petites doses, mine de rien, sans qu'on sache véritablement d'où sort l'information. On évite donc, tout du moins au début, de débarquer sur les sites populaires avec nos gros sabots. Il vaut mieux commencer par un obscur forum régionaliste

Cet ouvrage a été mis en pages par



<pixellence>

N° d'édition : L.43EVAN000467.N001

Dépôt légal : août 2022

